

AUX USA, LE FOOTBALL RESTE AMÉRICAIN

Même s'il gagne du terrain et des parts de marché aux États-Unis, le soccer est encore loin des trois sports principaux, football US, basket et baseball. Il ne serait pas constitutif de l'identité américaine.

PAR LUC ARRONDEL ET RICHARD DUHAUTOIS

Certains historiens avancent l'hypothèse selon laquelle, dans toute société, « l'espace sportif » est limité et qu'une fois cet espace occupé par un sport, il est difficile pour les autres d'y exister. Aux États-Unis, le succès du base-ball et du football américain au début du XX^e siècle y aurait ainsi évincé notre football, éviction favorisée par le désir du pays de se détacher de la culture anglaise. D'autres préfèrent voir dans la suprématie du football américain sur le soccer l'expression d'une norme sociale, la traduction d'un certain amour du laisser-faire, où l'État n'a pas sa place: le football américain serait moins contraignant. Au commencement, tout semble pourtant favorable à l'implantation du foot aux USA. Entre 1870 et 1890, 1,7 million de Britanniques traversent l'Atlantique, au moment même où le football se sépare du rugby. Étant donné les liens culturels et commerciaux entre les deux pays, les Américains ont coupé la poire en deux. Ils pratiquent un football dont les règles oscillent entre les deux sports: c'est ce jeu qui correspond aujourd'hui au football américain.

Initialement, du côté de l'Angleterre, le rugby football est surnommé « rugger », tandis que l'association football est appelée « soccer » (diminutif

de *assoccer*). Les deux pratiques vont devenir le rugby et le football. Pour distinguer le football américain du football anglais, les pratiquants, observateurs et journalistes décident alors de retenir le terme argotique du second: le football tel que nous le connaissons en Europe est baptisé soccer en Amérique du Nord. Le soccer aux États-Unis a donc une longue histoire. La Fédération américaine de football (United States Soccer Federation) est fondée en 1913. Elle adhère à la FIFA un an plus tard.

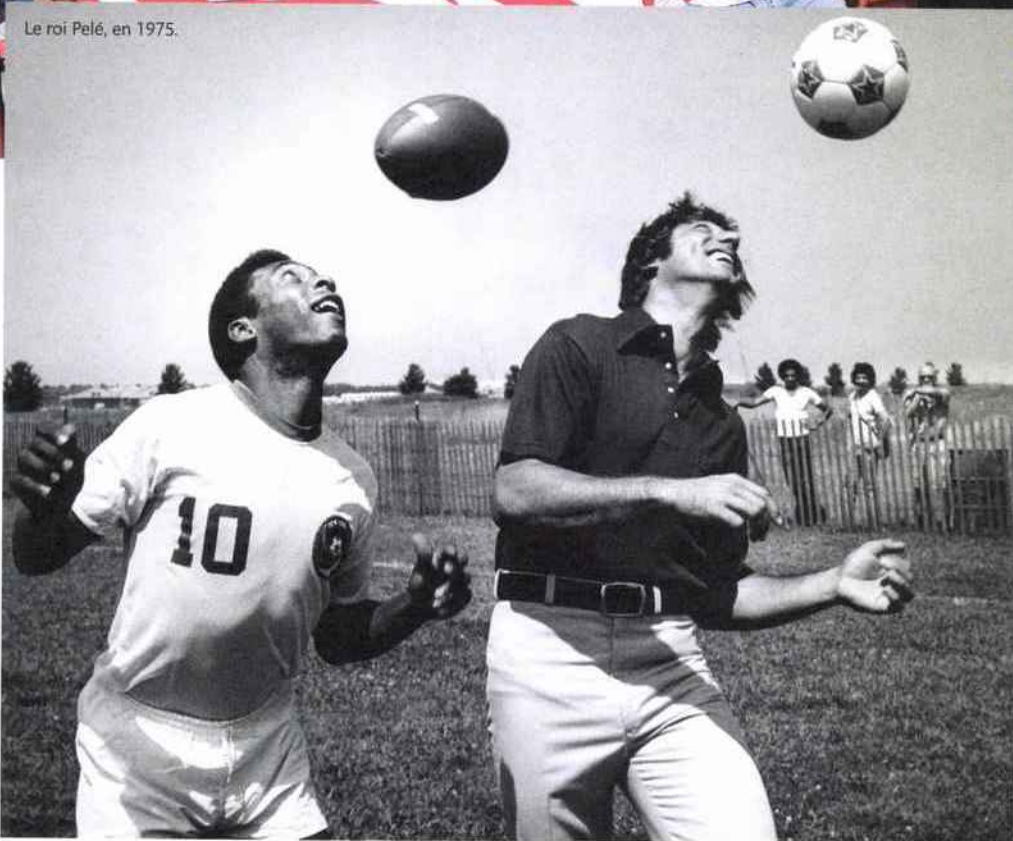
Les Américains sont présents à la première Coupe du monde de 1930, en Uruguay, à la seconde de 1934, en Italie, et à celle de 1950, au Brésil. Pourtant, entre 1870 et 1930, alors que le football s'implante, se développe et se professionnalise un peu partout dans le monde, aux États-Unis, on privilégie, par « exceptionnalisme » culturel, ce qui a fini par être identifié comme des sports typiquement américains: le football américain, le baseball et le basket-ball.

SPORTS US ET TÉLÉ FONT BON(S) MÉNAGE(S)

L'arrivée de la télévision après la Seconde Guerre mondiale est sans doute l'un des facteurs qui a



Le roi Pelé, en 1975.



favorisé les sports américains, plus morcelés et donc davantage compatibles avec les coupures publicitaires. Cette tendance culturelle a contribué à freiner l'essor du football aux États-Unis jusque dans les années 1990.

Le fait que le soccer soit relativement délaissé par les hommes, qui préfèrent le football américain et le base-ball, explique aussi que les Américaines se le soient approprié. En 1972, l'amendement Title IX interdit la discrimination sur la base du sexe dans les programmes éducatifs financés par l'État fédéral, obligeant les universités à proposer le même nombre de bourses et les mêmes avantages aux athlètes femmes. Pour atteindre la pari-



té, les universités investissent en masse dans le football féminin. Cette exception culturelle survivra-t-elle au XXI^e siècle? Le chemin semble encore très long avant que le soccer rattrape le football européen. Mais certains éléments montrent que sa popularité aux États-Unis est en forte croissance.

La première ligue professionnelle masculine à caractère national, la National American Soccer League (NASL) apparaît en 1968. Après des débuts difficiles, le championnat attire des footballeurs européens et sud-américains, qui y achèvent leur carrière. Parmi les premiers, Pelé

signe en 1975 aux Cosmos de New York un contrat considérable pour l'époque - on parle de plusieurs millions d'euros par saison. Durant la durée de ce contrat, l'affluence est multipliée par dix. Viennent ensuite Eusebio, en 1975, George Best, en 1976, Johan Cruyff et Gerd Muller, en 1979, Franz Beckenbauer, en 1982, tous Ballon d'or européens. Malgré ces joueurs, la NASL périclité financièrement et s'arrête en 1984. La Major League Soccer (MLS) lui succède en 1993 (avec une première compétition en 1996), condition posée par la FIFA pour l'organisation de la Coupe du monde par les États-Unis en 1994.

À l'origine, dix franchises s'affrontent. Au-

jourd'hui, vingt-sept équipes se disputent le titre (vingt-quatre américaines et trois canadiennes). Elles seront trente en 2022. Comme pour la NASL, de nombreux joueurs des championnats européens viennent y jouer, plutôt en fin de carrière comme leurs illustres prédécesseurs.

Du côté des femmes, le développement du football professionnel a également été chaotique, malgré les succès récurrents aux Mondiaux de l'équipe nationale. Depuis 2001, trois championnats différents ont vu le jour : ceux de la Women's United Soccer Association (WUSA, 2001-2003), de



la Women's Professional Soccer (WPS, 2009-2012) et, depuis 2013, de la National Women's Soccer League (NWSL). Les deux premières tentatives ont échoué, principalement pour des raisons financières.

Ainsi de la WUSA, créée après le deuxième sacre mondial des États-Unis à la Coupe du monde, en 1999, avec la volonté de profiter de l'engouement suscité par la compétition. Ce championnat professionnel a accueilli de nombreuses joueuses étrangères, dont la française Marinette Pichon en 2002 et 2003. La ligue a disparu en 2003, après trois saisons seulement et une perte nette d'environ 100 millions de dollars.

Fin 2017, selon l'institut Gallup, 7 % des téléspectateurs américains classaient le soccer comme leur quatrième sport préféré, très loin derrière le football américain (37 %), mais assez proche du baseball (9 %) et du basket (11 %), et devant le hockey, la course automobile ou le tennis. Par ailleurs, le nombre de joueurs dans les classes secondaires a plus que doublé entre 1990 et 2010,

ce qui constitue le taux de croissance le plus important d'un sport aux États-Unis.

Le sport des immigrés – autrement dit des classes populaires – est aujourd'hui pratiqué par la classe moyenne, voire supérieure, en raison notamment du coût de sa pratique pour les jeunes. Offrant des carrières moins rémunératrices que les autres sports, le football attire toutefois moins les jeunes hommes, contrairement aux jeunes femmes, depuis 2001 et le début de la professionnalisation.

Enfin, la fréquentation des stades de la Ligue masculine américaine (MLS) n'a pas à rougir de celle des principaux championnats européens. Depuis sa création en 1996, l'affluence moyenne a été proche de 14 000 personnes, voire au-dessus. Depuis 2014, elle approche ou dépasse les 20 000 spectateurs, ce qui place la MLS au niveau de la Ligue 1 française.

Côté football féminin, l'affluence moyenne est de l'ordre de 6 000 personnes, loin devant les championnats féminins européens, qui accueillent moins de 1 000 spectateurs en moyenne.

Le sport des immigrés est aujourd'hui pratiqué par la classe moyenne, voire supérieure.

UNE CERTAINE ÉVOLUTION DES MŒURS FOOTBALLISTIQUES

Pourquoi le football, jusqu'ici plutôt le sport des femmes et des immigrés, a-t-il gagné peu à peu

en popularité? La réponse à cette interrogation est évidemment plurielle. Loin de nous l'idée de négliger les aspects socio-historiques, notamment la présence de plus en plus forte de la communauté hispanique. Mais une des explications principales viendrait, pour certains chercheurs, notamment David A. Schwartz, de l'université de l'Iowa, de l'évolution de certaines mœurs footballistiques.

Pour les fans américains, le football, populaire dans le monde entier et présent dans toutes les cultures, est perçu comme un sport non américain. Ils rejettent notamment ce qu'ils appellent le « flopping », l'acte de « chuter volontairement au sol après un contact léger » pour obtenir une faute. Ce comportement, qu'on retrouverait chez les footballeurs du monde entier, serait jugé indigne des sportifs américains, idéalisés comme des athlètes représentant l'« exceptionnalisme » des États-Unis et incapables de tricher.

Mais si l'on regarde le football du côté du Vieux Continent, on constate – sans doute un peu plus en Europe occidentale qu'ailleurs – qu'il s'est progressivement affranchi de ces comportements de simulation. Du fait des sommes en jeu, il s'est d'une certaine manière aseptisé. Aujourd'hui, les joueurs internationalement connus pratiquent beaucoup moins le flopping que dans les années 1970-1980, pour ne pas nuire à l'image des clubs. En outre, les sociétés demandent aujourd'hui aux footballeurs de plus en plus d'exemplarité, sur et en dehors des terrains.

Cette évolution des mœurs footballistiques conviendrait mieux à la culture américaine, où simuler équivaut à tricher. Elle pourrait expliquer le fait que le foot prend de l'ampleur aux États-

Unis. Cet essor pourrait être encouragé, pour les mêmes raisons, par l'introduction de la VAR sur les terrains de football.

D'autres explications au succès naissant du football peuvent être avancées: le danger que représente le football américain pour la santé des joueurs, notamment au niveau neurologique, mais aussi l'importance de plus en plus grande des jeux vidéo, qui transforment de nombreux gamers américains en fans de football.

Terminons par une réflexion plus générale sur le développement du football aux États-Unis, qui pourrait concrétiser ce nouvel élan. Certains ont vu dans le récent projet avorté de Super League européenne une américanisation du football, reprenant le concept des ligues fermées et leur forte régulation économique. Mais peut-être est-ce au contraire au soccer de s'eupéaniser pour franchir une étape supplémentaire et concrétiser son récent succès, notamment au niveau de la structure de ses championnats et de ses nombreuses équipes de jeunes.

Le système pyramidal européen permet en effet de partir de la base, autrement dit des territoires, et d'avoir comme point culminant l'élite nationale, voire internationale (dont le sommet serait la Super League). Même s'il n'est pas parfait, ce système a l'avantage de permettre un maillage géographique et donc un recrutement et une formation des meilleurs jeunes footballeurs. C'est semble-t-il un des éléments qui manquent aux États-Unis pour parvenir à recruter tous les jeunes dispersés sur son immense territoire. Un challenge que la première puissance mondiale devrait être capable de relever. ■



« Ne pas négliger l'apport de Damien Perrinelle lors de son passage au New York Red Bulls. L'effet Perrinelle, ça marche partout. »



Luc Arrondel

Directeur de recherche au Centre national de recherche scientifique (CNRS), chercheur à l'École d'économie de Paris (PSE), économiste. Ses domaines de recherche sont d'une part la finance des ménages, d'autre part l'économie du football. Avec Richard

Duhautois, ils ont écrit à quatre mains *L'Argent du football* (Cepremap, 2018) et *Comme les garçons: l'économie du football féminin* (éd. rue d'Ulm, 2020).



Richard Duhautois

Économiste et chercheur au Conservatoire national

des arts et métiers. Il est coauteur, notamment avec Luc Arrondel, de plusieurs ouvrages sur l'économie du football.